

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 35 (1927)

Heft: 11

Artikel: Les méthodes nouvelles d'assistance : l'histoire d'un cas

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-973644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Conférence des présidents des sections de la Croix-Rouge suisse

Dimanche, le 6 novembre 1927, à 10 h. du matin
au Bürgerhaus (Schützenstube), Berne.

Cette conférence, qui doit permettre aux présidents des sections de s'entretenir familièrement, sera consacrée tout d'abord — et sur le désir de la Direction — à examiner les rapports de la Croix-Rouge suisse avec la Ligue des Croix-Rouges, dans le but d'orienter les sections sur cet objet qui devra figurer à l'ordre du jour de la prochaine assemblée des délégués.

En second lieu, la Direction fera rapport sur ses intentions en ce qui concerne le centenaire de *Henri Dunant* en 1928: elle désire aussi connaître les dispositions prévues par les sections pour fêter dignement l'anniversaire du fondateur de la Croix-Rouge.

En outre, la Direction entendra avec plaisir tous les désirs et les propositions qui pourraient être présentées. Si les sections le jugent nécessaire — et pour des propositions de quelque conséquence — elles pourront nous adresser le texte de motions éventuelles que nous pourrions transmettre aux autres sections.

La Caisse centrale ne pourra pas supporter les frais de voyage des délégués cette fois-ci, par contre elle leur offrira avec plaisir le repas prévu pour 13 heures au Bürgerhaus.

Nous prions les sections de bien vouloir déléguer leur président à cette manifestation, ou bien, en cas d'empêchement du président, d'y déléguer un autre membre du comité. Prière d'aviser le Secrétariat général du nom et de l'adresse du participant désigné jusqu'au 5^e novembre au plus tard.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de notre haute considération.

Bâle et Berne, le 1^{er} octobre 1927.

Au nom de la Direction,

Le président: Colonel *Bohny*.

Le secrétaire: D^r *C. Jscher*.

Les méthodes nouvelles d'assistance.

L'histoire d'un cas.

Nous avons déjà analysé dans *Vers la Santé** le livre « What is Social Case Work? » de Miss Mary E. Richmond, directrice du Département de l'Organisation de la Charité à la Fondation Russell

* *Vers la Santé*, Vol. VIII, N° 5 (mai 1927), page 184.

Sage, qui a paru récemment en français, traduit par M^{me} P. de Chary et le D^r René Sand, sous le titre « Les méthodes nouvelles d'assistance. Le service social des cas individuels ».

Nous croyons intéressant de reproduire ici pour nos lecteurs, un des cas décrits par l'auteur.

Hâtons-nous de dire que le livre de Miss Richmond est loin d'être une simple compilation de cas de ce genre. Il est un résumé très complet d'une étude appro-

fondie faite sur le sujet par une personne éminemment qualifiée par sa haute compétence. La thèse fondamentale que soutient Miss Richmond est qu'il ne s'agit plus simplement, pour l'assistante sociale, de soigner une famille et de lui venir en aide de façon sporadique, mais de réaliser une œuvre difficile et complexe, celle qui consiste à réorganiser la vie d'un individu ou à *reconstruire* une famille par un traitement social approprié.

Tel est le cas de Clara Vansca qu'on va lire. Ajoutons que ce nom est un nom d'emprunt, Miss Richmond ayant changé le nom des personnes mises en cause, ainsi que certains détails sans grande importance qui donnaient des indications trop précises sur l'identité des intéressés.

* * *

« Dans un logis sordide, infesté de vermine, le ménage de Clara Vansca vivait, en partie de mendicité, en partie du salaire du mari ivrogne. Lorsqu'une œuvre de protection familiale (il s'agit cette fois d'une ville de l'Est) se mit pour la première fois en rapport avec elle il y a une dizaine d'années, Clara envoyait l'aînée de ses deux filles, âgée de huit ans, ramasser, sur le tas d'immondices de la ville, des ferrailles et des débris qu'elle vendait pour s'acheter à boire. Trois ans plus tard, son mari fut interné dans un asile d'aliénés, qu'il ne quitta depuis lors qu'une seule fois, et pour très peu de temps. Après l'internement du mari, Clara s'adonna plus que jamais à la mendicité; choisissant de préférence la tombée de la nuit, elle prenait ses enfants avec elle au cours de ses expéditions. Elle racontait une histoire pitoyable, dont la plus grande partie était véridique, et sollicitait toujours du travail, sans jamais accepter aucune des places qui lui étaient offertes. Tous les efforts entrepris à cette époque pour l'amener à cesser de boire et à

s'occuper de son ménage et de ses deux fillettes furent vains. Elle paraissait aimer beaucoup ses enfants, mais les négligeait honteusement. A la fin, grâce à l'intervention d'une société de protection de l'enfance, les petits furent confiés par le Tribunal à une institution catholique, et l'œuvre de protection familiale dont il a été question plus haut persuada la mère d'entrer de son plein gré dans un couvent.

C'est ici, peut-on dire, que commence le traitement social de M^{me} Vansca. L'assistante sociale, chargée du district où elle habitait par l'œuvre de protection familiale dont nous avons parlé, entreprit cette tâche et l'a poursuivie depuis lors sans interruption.

Cette assistante n'avait découvert dans la situation qu'un seul élément favorable: l'amour de M^{me} Vansca pour ses enfants. Tablant sur ce sentiment, l'assistante sociale soumit à Clara, après quelque temps, le plan suivant: son foyer serait reconstitué, à condition qu'elle fit de son mieux pour apprendre tout ce que les religieuses lui enseigneraient; elle devait, de plus, une fois affranchie de la tutelle du couvent, se montrer capable de gagner régulièrement sa vie. La Supérieure comprit ce plan et joignit ses efforts à ceux de l'assistante pour le montrer sans cesse à M^{me} Vansca comme le but à atteindre. De temps à autre, elle rendait compte à l'assistante des traits de caractère de M^{me} Vansca, tels qu'ils se révélaient au jour le jour dans la vie du cloître. Pendant ce temps, l'assistante étudiait les antécédants de sa cliente plus attentivement qu'elle n'avait encore été à même de le faire; ce fut ainsi qu'elle fit la connaissance d'une partie de la famille.

Clara Vansca était née en Amérique, de parents originaires de la Basse-Autriche. Son père était mort quand elle était toute petite, et sa mère s'était remariée après

l'avoir placée dans une institution; mais elle mourut à son tour, laissant l'enfant encore en bas âge. Clara avait plusieurs frères, qui, tous, avaient réussi dans la vie. Deux d'entre eux s'étaient mariés et se trouvaient à la tête de ménages d'ouvriers prospères. La confiance de l'assistante dans l'hérédité physique et sociale de Clara s'en accrut; la famille était évidemment de bonne souche et possédait des traditions solides. Toutefois, l'attitude de ses proches vis-à-vis de M^{me} Vanska témoignait d'une réprobation impatiente. Ils trouvaient qu'elle les avait déshonorés par sa conduite avant son mariage, comme aussi depuis cet événement. Enfant, l'atmosphère familiale lui avait manqué, et les tentatives faites plus tard pour la discipliner n'avaient pas été heureuses (un de ses frères l'avait fouetté alors qu'elle était déjà grande); plus tard encore, toute sa famille l'avait désavouée d'un commun accord.

Les visites de l'assistante aux proches de M^{me} Vanska eurent pour résultat de faire renaître l'intérêt de sa famille pour elle. En effet, un de ses frères mariés lui offrit de la prendre chez lui, ainsi que ses enfants, dès qu'elle serait prête à quitter le couvent. Mais l'assistante, prévoyant la longue lutte à venir, ne donna pas suite à cette proposition. Elle sentait que, malgré les meilleures intentions, les frères de Clara et leurs femmes ne possédaient pas l'expérience nécessaire pour résoudre un problème aussi difficile: ils se montreraient impatients avec sa cliente, et gâcheraient peut-être son œuvre. Une fois le traitement plus avancé, cependant, leur sympathie et leur bonne volonté pourraient être largement mis à contribution.

Quand, au bout d'un an, l'assistante eut trouvé, en dehors du couvent, un travail convenant à M^{me} Vanska, son pre-

mier soin fut de veiller à ce que sa cliente eût l'air présentable. Elle se préoccupa aussi de son état physique. On soigna ses dents. Le châle dont elle se couvrait habituellement la tête fut remplacé par un chapeau, symbole, pour ainsi dire, de sa nouvelle condition. Son salaire devait être remis à l'assistante et conservé par celle-ci pour acheter des meubles en vue de la future installation. Six mois plus tard, ce fut une grande joie lorsque les petites filles furent retirées de l'orphelinat et que le foyer se trouva reconstitué.

L'année suivante fut difficile pour la famille et pour l'assistante. Il avait été convenu que celle-ci serait immédiatement prévenue, quelque soit l'endroit où elle se trouverait, si la propriétaire de M^{me} Vanska téléphonait au bureau du district que sa locataire s'adonnait de nouveau à la boisson. Jour et nuit, en dépit de ses occupations, l'assistante se rendait en hâte auprès de sa cliente lorsque celle-ci succombait à la tentation. Une nuit, par un froid de 32° au dessous de zéro, elles déambulèrent par les rues pendant des heures pour que M^{me} Vanska soit en état de reprendre son travail le lendemain.

Vint le moment critique où il fallut, pour la sixième fois en un an, trouver une nouvelle place pour cette cliente. Son travail avait été bon, grâce à son apprentissage au couvent, mais certains jours elle était arrivée en retard, d'autres fois elle n'était pas venue du tout. L'assistante lui fit comprendre que la perte de cette sixième place lui vaudrait derechef l'éloignement des enfants. Les emprunts d'argent qu'elle faisait à ses patrons et à ses camarades devaient cesser; son salaire serait envoyé à l'assistante qui en disposerait dans l'intérêt de sa cliente. Toutefois, M^{me} Vanska ayant promis de lui remettre elle-même l'enveloppe conte-

nant sa paie, ce fut cette façon de faire qui fut adoptée. A quelques exceptions près, M^{me} Vanska tint parole pendant plusieurs années, confiant à l'assistante la totalité de son salaire. Le sixième patron se montra indulgent et secourable, et entretint des rapports suivis avec l'assistante. En unissant leurs efforts, ils parvinrent à enrayer les écarts de M^{me} Vanska. Depuis, elle a conservé sa situation, dans laquelle elle prend un plaisir particulier à la camaraderie de ses compagnes de travail.

Revenons aux premières années du traitement; l'assistante fit tout pour stimuler chez M^{me} Vanska l'instinct du foyer, déjà puissant chez elle, mais étouffé par son séjour dans diverses institutions, ainsi que par les malheurs de sa vie conjugale. M^{me} Vanska jouissait de quelques demi-journées de liberté, et se plaisait à enseigner la broderie à ses enfants, besogne à laquelle elle était devenue fort habile au couvent. Une coutrière experte s'offrit spontanément à venir chaque semaine donner aux petits des leçons particulières, tantôt de couture, tantôt de coupe. Plus tard, une diététicienne vint chez M^{me} Vanska apprendre la cuisine à la mère et aux enfants. On encouragea M^{me} Vanska à entretenir et à embellir son logis, à maintenir ses enfants en bonne santé et à les habiller avec soin, ce que d'ailleurs elle adorait.

Ce fut à ce moment qu'on montra aux membres de la famille, à qui l'on n'avait pu confier jusqu'alors un rôle important, les progrès admirables réalisés par les Vanska. Leur confiance en Clara une fois rétablie, on leur demanda d'avoir des relations fréquentes avec les enfants et d'échanger des visites avec la mère sur un pied d'égalité. C'est sur cette base que la famille entière se retrouvait à l'église, dont ils étaient tous des paroissiens fidèles.

Les proches de Clara se montrèrent serviables en maintes occasions, mais il fallut cependant décliner l'offre faite par un des frères de confier à la famille Vanska l'exploitation d'une ferme qu'il venait d'acquérir et d'y faire revenir même le mari, toujours interné dans un asile d'aliénés.

On dut soumettre le travail scolaire des fillettes à un contrôle suivi. Bien que ni l'une ni l'autre n'aient été des élèves remarquables, elles aidèrent leur mère à établir des comptes de ménage d'étallés, tâche dont, seule, elle eût été tout à fait incapable.

L'assistante devint une amie si intime de M^{me} Vanska qu'elle put lui parler à cœur ouvert de ses écarts accidentels. Lorsque la famille fut obligée de déménager, elle ne manqua pas de lui dire: « Songez que vous vous établissez dans un nouveau quartier, où personne en connaît vos anciennes habitudes. Profitez de cette occasion pour gagner le respect de tous ». Ce respect était devenu un bien précieux, les enfants de M^{me} Vanska ayant grandi. Rosa, l'aînée est jolie, et M^{me} Vanska se pénètre de plus en plus de ses devoirs maternels depuis que les jeunes gens du voisinage ont commencé à courtiser sa fille. C'est à ce sens nouveau de sa responsabilité que l'assistante attribue le fait que M^{me} Vanska ne boit plus. Voici trois ans qu'elle est restée d'une sobriété parfaite.

Pendant les dernières années que Rosa passa à l'école, elle consacra ses heures libres à faire au dehors des travaux de ménage légers. Elle apprit à employer judicieusement son salaire et à économiser une partie. Quand finalement elle eut 300 dollars à la banque, on l'encouragea à persévérer dans son effort et à essayer d'atteindre la somme de 500 dollars. On l'engagea en même temps à

aider sa mère en subvenant aux frais d'habillement de sa jeune sœur. Actuellement, la mère et la fille gagnent environ 90 dollars par mois, sans compter la pension que Rosa paie pour son entretien. La jeune fille ambitionne, dès qu'elle aura 500 dollars à la banque, d'acheter une maison où elles vivraient toutes les trois.

Ce récit semble surtout mettre en lumière les avantages matériels réalisés: le fait que M^{me} Vanska travaille à demi-journée chez le même patron depuis cinq à six ans, les économies qu'elle a amassées, le long apprentissage qui lui a enseigné à employer son salaire d'une façon rationnelle, la perspective d'acheter une maison, et ainsi de suite. Mais divers succès, dont certains sont plus importants encore, ont été obtenus dans d'autres domaines: Rosa a fait plusieurs fois l'expérience du « camping », toute la famille s'est rendue à diverses reprises à la mer, et de temps en temps elle a pu aller en pique-nique à la campagne. Le jour où Rosa reçut son diplôme de fin d'études, et où, revêtue de la robe blanche qu'elle avait confectionnée, elle alla se faire admirer par ses proches, la joie et la fierté de sa mère ne connurent plus de bornes. Il est moins aisé d'exposer ce que la vie spirituelle de la famille a gagné, bien que les résultats obtenus soient très significatifs. La religion tient à présent une place importante dans leur existence, et M^{me} Vanska, autrefois sournoise et fausse, est devenue plus franche, plus gaie, plus digne de confiance. Il y a quelque temps, retombant dans une vieille habitude, elle disait à l'assistance: « Demandez à une telle si ce que je dis n'est pas vrai ». A quoi son interlocutrice put lui répondre: « Ne me proposez plus jamais de vérifier quoi que ce soit de ce que vous me dites, j'ai en vous une confiance absolue ».

(Vers la Santé.)

Der « Uebergang ». Hygienische Plauderei.

Wir haben ein schönes Martins-Sommerchen hinter uns und können den vergangenen Oktober zu einem der schönsten Wettermonate des ganzen Jahres rechnen. Wir wollen ihm dafür dankbar sein, nicht nur für die wunderbare Färbung unserer Gärten und Wälder, an der sich das Herz vor Winteranfang noch so recht erfreuen kann, sondern besonders auch für den dadurch ermöglichten langsamen Uebergang vom Herbst zum Winter. — Auch wenn wir uns im vergangenen Sommer über allzu große Hitze nicht zu beklagen hatten und deshalb der Uebergang von der wärmern zur kältern Jahreszeit kein sehr rascher war, so kann dieser dem einen oder andern doch Schaden bringen. Das Volk ist sehr vertraut mit dem Einfluß auf unsere Gesundheit, der in diesem Wechsel der Jahreszeiten liegt, und zwar so vertraut, daß es sogar vielerorts dem Worte „Uebergang“ die Bedeutung des Zeitlichen genommen und die krankhaften Erscheinungen selbst als „Uebergang“ bezeichnet. — In dieser Uebergangszeit soll sich nun der Mensch an die kälter werdende Temperatur gewöhnen. Das geht nicht immer so leicht vor sich und ist mit einer ganzen Reihe von Maßnahmen verbunden. Das Tier hat es darin besser. Es hat seinen Pelz, der gegen den Winter hin dichter und dadurch wärmer wird. Der Mensch jedoch hat keine solche Körperbehaarung, abgesehen von wenigen Ausnahmen, die wir in Schaubuden sehen. Die Natur lullt uns auch nicht in einen Winterschlaf ein, wo durch das Aufhören der Körperbewegungen der Wärmeverbrauch auf ein Minimum reduziert und die Eigenwärme ohne große Nahrungsaufnahme beibehalten werden kann. Wir müssen uns daher selbst zu helfen suchen. Das geschieht dadurch, daß wir, je nach der einsetzenden Witterung, wärmere Kleider anziehen. Das muß aber mit Ueberlegung geschehen,